



<http://www.rp59.fr>

Racines et Patrimoine En Avesnois

Edito

Les fêtes de fin d'année approchent. Il est temps de faire le bilan de l'année écoulée.

Cette année 2014 était celle de la commémoration du centenaire de la première guerre mondiale. L'association y a participé à travers la parution



Médiathèque de Maubeuge - Vernissage

de nombreux articles dans les bulletins, des dépouillements (exemple: les décès de Maubeuge 1914-1919), l'entraide avec des collectivités, des associations ou des particuliers, et par quatre expositions, dont les deux dernières au mois de novembre, à la médiathèque de Maubeuge et à Colleret.

Notre base de données en ligne s'est étoffée de 16331 entrées. On peut citer entre autres les communes de Cerfontaine, Colleret, Felleries, Floyon, Liessies, Maubeuge, Rousies, Solre le Château, etc).

Merci aux contributeurs, photographes et dépouilleurs.

Si vous souhaitez aider en participant à un dépouillement, contactez moi.

Une partie du site internet a été refaite. Vous pouvez y trouver des pages d'histoire locale.

Comme tous les ans en cette période, je profite de l'occasion pour lancer l'appel à cotisation pour l'année 2015. L'adhésion est fixée à 15 euros. Vous trouverez le bulletin d'adhésion sur le site <http://www.rp59.fr>.

Je vous souhaite de bonnes fêtes de fin d'année.

A.D

DANS CE NUMÉRO :

Le mot du président	1
Les outils	1
Fusillé originaire de Maubeuge	2
Dufosset Raoul: récit de guerre	4
Souvenirs d'enfance: Auguste Depelchin	10
Exposition à Colleret	15

Quelques outils à votre disposition

Le forum internet

<http://fr.groups.yahoo.com/group/avesnois/>

La base de données « actes en ligne »

<http://www.rp59.fr> onglet « actes en ligne »

La table des mariages

<http://www.rp59.fr> onglet « table des mariages »

La liste des communes numérisées

<http://www.rp59.fr> onglet « numérisations »

FUSILLE POUR INTELLIGENCE AVEC L'ENNEMI

Gustave C. . naît à Maubeuge le 14/11/1896. Sa mère, célibataire lors de sa naissance, le reconnaît officiellement le 06/03/1902. Elle se marie en 1906 avec Gustave C. . , pharmacien, qui sera maire de Louvroil jusqu'au 01/07/1924. L'acte de mariage en 1906 à Louvroil mentionne la reconnaissance de l'enfant par le père. En novembre 1915, il quitte la France envahie pour rejoindre l'armée française.

Ses états de service militaire indiquent qu'il a été incorporé au 43^e régiment d'infanterie à Limoges à compter du 19/11/1915. Il est écroué à la prison militaire de Limoges le 23/11/1916 et passé par les armes le 13/09/1917 pour intelligence avec l'ennemi.

Les documents suivants permettent d'en connaître les circonstances.

1) LE CONSEIL DE GUERRE:

Il s'est tenu à Limoges le 19/07/1916. Le jury est composé de 7 militaires. L'accusé est représenté par Me Laguerenne, avocat à Limoges. Le commissaire du gouvernement a obtenu le huis clos. Deux pièces à conviction ont été présentées: deux flacons contenant du cyanure de potassium. Les témoins Ganthier, Montebello, Michel, Boitelle, Carret et Lagneaux n'ont pu se présenter. Parmi les témoins, Edouard Colnion, cousin de l'époux, a été entendu sans prestation de serment, ainsi que Paul Legrand, dernier de la liste.

2) JUGEMENT:

« Ce jourd'hui 19 juillet 1917 le conseil de guerre permanent de la 12^e région de corps d'armée, délibérant à huis-clos, le président a posé la question suivante :

Le dénommé C. . Gustave Georges Renold, actuellement soldat au 43^e régiment d'infanterie est-il coupable d'avoir en 1915, à Maubeuge et dans la région de Maubeuge, territoire en état de guerre, entretenu des intelligences avec l'ennemi, et plus spécialement avec le capitaine KINKERKLEIN [KIRCHENHEIM], chef du bureau de la police secrète allemande de la kommandantur de Maubeuge, et avec ses auxiliaires, en se mettant à leurs services en qualité d'agent attitré de la dite police secrète et en en remplissant les fonctions, notamment, savoir :

- ♦ En allant rechercher au passage à niveau de Levau-Feignies, un ou plusieurs employés de chemin de fer affiliés au service des renseignements pour la

France ;

- ♦ En recherchant, signalant et faisant arrêter des soldats français qui se tenaient cachés dans Maubeuge depuis la reddition de cette place;
- ♦ En recherchant et signalant des colporteurs de journaux français, des détenteurs français d'armes, de proclamations patriotiques et de vin ;
- ♦ En recherchant, signalant et faisant condamner des français et des belges détenteurs soit de cuire, soit de lettres missives venant, pour nos nationaux ou alliés, de France non envahie et de Belgique, ou adressées par eux dans ces deux pays ;
- ♦ En contrôlant, soit seul, soit avec l'assistance de soldats allemands, la circulation de nos nationaux ou alliés et les pièces d'identité dont ils devaient être porteurs ;
- ♦ En recherchant, signalant et faisant condamner ceux d'entre eux qui se trouvaient hors de leur domicile après l'heure réglementaire ;
- ♦ En signalant un trafic de faux passeports qui permettait à certains de nos nationaux ou alliés d'échapper à la surveillance des autorités allemandes ;
- ♦ en acceptant de rechercher si M. Longueville, adjoint au maire de Hautmont, entretenait des rapports avec les autorités françaises et favorisait irrégulièrement le ravitaillement de ses administrés;
- ♦ En portant, dissimulé sous ses vêtements, un revolver de guerre à lui confié pour le service par le capitaine Kinkerklein [Kirchenheim] ;

Le tout moyennant une rétribution fixe de 75 marks par mois, des primes variables suivant l'importance des renseignements par lui procurés.

Toutes intelligences entretenues dans le but de favoriser les entreprises de l'ennemi, et plus spécialement le maintien de son occupation des territoires envahis.

Le prévenu est reconnu coupable sans circonstance atténuante par 7 voix sur 7.

En conséquence le conseil de guerre condamne le soldat C. . à la peine de mort avec dégradation militaire».

[une page du dossier masquée]

3) APPEL DU CONSEIL DE REVISION DE BORDEAUX (le 31/07/1917)

Cet appel nous apprend qu'une information a été demandée par le général commandant la 12^e région le 24 mars 1916, et que le premier interrogatoire a été fait le 27 mars, antérieurement à la loi du 27 avril qui permettait à l'inculpé de se faire assister immédiatement d'un défenseur.

Le recours porte sur 2 points: l'accusé n'a été assisté de son défenseur qu'au 7^e interrogatoire, et il a été condamné à la dégradation militaire, alors qu'il était civil quand le crime a été commis. Le 1^e motif est rejeté au motif que les premiers interrogatoires ont eu lieu avant la promulgation de la loi, le 2^e motif est admis en ce qui concerne la dégradation militaire, mais pas pour la condamnation à la peine de mort.

Les faits ont été commis du mois d'août jusqu'au 5 novembre 1915, date à laquelle il a franchi la frontière hollandaise avec l'aide des autorités allemandes, s'est dirigé sur l'Angleterre, puis en France, où il a été incorporé le 19/11/1915 au 43^e RI à Limoges. Il a habité à Brives dès son retour.

3) PROCES VERBAL D'EXECUTION A MORT

L'an 1917, le 13 septembre à 6h30, nous Rouzade, sergent commis greffier près le conseil de guerre de Limoges, agissant en vertu des ordres de M. Le général commandant de la douzième région en état de guerre, en date du 11 septembre 1917, nous nous sommes transporté au champ de manœuvre du Mas de Lage pour assister à l'exécution de la peine de mort prononcée le 17 juillet 1917 en réparation du crime d'intelligences avec l'ennemi contre le nommé C. . , Gustave Georges Renold, né le 14 novembre 1896 à Maubeuge, arrondissement d'Avesnes, département du Nord, fils de Georges Clément et de H. . Blanche, profession de mécanicien, domicilié avant d'entrer au service au dit Maubeuge, actuellement soldat au 43^e régiment d'infanterie en garnison à Limoges.

Arrivé sur le lieu de l'exécution, nous commis greffier soussigné, avons donné lecture au condamné en présence de M. le lieutenant Château du 12^e escadron du train, juge audit conseil et désigné, en cette qualité, par M. le président pour assister à l'exécution; et devant les troupes assemblées en armes, du jugement précité, ainsi que de la décision de M. le président de la république française, datée du 11 septembre 1917 prescrivant de laisser libre cours à la justice.

Aussitôt après cette lecture, un piquet d'infanterie s'est approché et a fait feu sur le condamné qui est tombé mort, ainsi que l'a constaté M. le médecin major commis à cet effet.

En foi de quoi, nous avons dressé le présent procès-verbal, présent par les articles 151 du code de justice militaire et du décret du 7 octobre 1909 portant règlement sur le service des Places.

4) LES JOURNAUX

Tous les journaux de France non occupée ont donné l'information. Exemple "Le Midi" du 15/09/1917:

« Hier matin à 6h30, au terrain de manœuvres du Mas de Lage, à Limoges, a eu lieu l'exécution de Gustave C. . , 20 ans, soldat au 43^e RI, condamné à mort le 19 juillet, par le conseil de guerre de la 12^e région, pour intelligence avec l'ennemi. C. . est mort courageusement. »

5) L'ACCUSATEUR:

En vue de l'obtention de la médaille de la reconnaissance française, le sieur HANNECART Marceau, demeurant à Valenciennes, sollicite la délivrance d'un certificat établissant sa qualité de dénonciateur dans le procès d'espionnage d'un individu du nom de C. . , qui aurait été passé par les armes à Limoges vers le mois d'août 1916.

La demande faite au député du Nord, Lucien RAUX, est envoyée le 21/09/1937 à Monsieur le Ministre de la Défense Nationale et de la guerre. Le dossier, déjà recherché en 1924, est introuvable.

Le dossier est perdu. Envoyé le 02/04/1919 au conseil de guerre de la 10^e armée, il avait déjà été recherché en vain en février 1923 auprès du conseil de guerre de l'armée du Rhin, du Mans, et de Lille. Le demandeur a-t-il reçu sa médaille?

6) LE CAPITAINE KIRCHENHEIM

Von Kirchenheim (capitaine), dit Javert, vu la ressemblance frappante entre le chef des mouchards et le portrait de Javert dans l'œuvre d'illustrée des misérables de Victor Hugo. Le Javert boche était presque toujours en uniforme de capitaine mais savait se camoufler, avec une garde-robe ad hoc. C'est un mauvais bougre qui se fit aider de deux misérables, Breda, le boiteux, expulsé de France pour traite de blanches, et Jeannes Armand, dit Cacar, aussi vicieux. Ces sales individus ne seront point raccourcis. Sujets belges, arrêtés après l'armistice dans leur pays d'origine, qui fut d'ailleurs le théâtre d'une partie de leurs tristes exploits, ils seront emprisonnés à perpétuité. (tiré du livre du Docteur Monier)

DUFOSSET RAOUL: RECIT DE GUERRE

Interné en Allemagne en 1914 et évadé en 1915

DUFOSSET Raoul, né le 30 mars 1891 à Liessies, fils d'Aubin et de Blanche Marie LECAT, résidant à Solre le Château lors du conseil de révision où il exerce la profession de comptable aux Ets POURPOINT.

Numéro de matricule: 1883, classe 1911.

Signalement: cheveux châtons, yeux bleus jaunâtres, front moyen, visage osseux, teint pâle, lèvres épaisses, bouche grande. Taille: 1m78. Degré d'instruction 3.

Décision du conseil de révision: inscrit sous le n°26 du canton de Solre le Château, classé dans la 5e partie de la liste en 1912. Classé dans la 1e partie de la liste en 1913.

Etats de service! ajourné un an en 1912 pour "fracture ancienne à la clavicule droite". Passé dans le service armé en 1913.

Incorporé le 10 octobre 1913 au 145e RI. Caporal le 6 mai 1914. Prisonnier à Maubeuge le 07/09/1914. Interné en Allemagne. Evadé le 12 mai 1915. Arrivé au dépôt à Bordeaux le 11/06/1915 et passé au 144e RI. Passé dans la réserve de l'armée active et maintenu à l'activité. Passé au 2e régiment de zouaves le 08/11/1915. Détaché le 5 juillet 1916 au 1er groupe d'aviation à Dijon. Dirigé le 24/10/1916 sur l'école d'aviation militaire de Châteauroux. Rentré au dépôt à Oran le 29 janvier 1917. Passé au 145e RI le 2 mars. Passé au bataillon des mobilisés de Rabat le 19 avril. Passé à la section de marche de l'Etat Major du Maroc le 29 janvier 1918. Sergent le premier mai. Démobilisé le 21 juillet 1919. Passé au 160e RI le premier juin 1924, puis au 16e bataillon de chasseurs à pied. Passé au 1e RI le 01/04/1927. Classé sans affectation le 19/01/1929. Passé à Niort le 10/11/1938. Dégagé de toute obligation militaire le 15/10/1941. Réintégré dans sa subdivision d'origine le 01/03/1949.

Campagnes: contre l'Allemagne du 2/8 au 6/9/1914; en captivité du 7/8/1914 au 10/6/1915; à l'intérieur du 11/6/1915 au 28/1/1917; en Algérie du 29/1/1917 au 14/3/1917; à l'intérieur du 15/3/1917 au 18/4/1917; au Maroc du 19/4/1917 au 20/7/1919 (Rabat, Casablanca puis Marrakech).

Citation et décorations: citation à l'ordre de la division: fait prisonnier à Maubeuge le 7/9/1914, a réussi à s'évader d'Allemagne en faisant preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie. Est rentré en France le 24 mai 1915. Médaille des évadés, croix de guerre étoile d'argent, médaille coloniale.

Raoul DUFOSSET s'est marié le 4 août 1919 à Niort,

avec Germaine Lydie GILLET (°14/02/1896 à Niort; +09/03/1959 à Rouen, veuve de guerre à l'âge de 21 ans), qu'il avait connue lors d'une hospitalisation courant 1918 à l'hôpital de Niort où elle était infirmière. Il décède le 15 juin 1982 au Havre, et il est inhumé à Rouen auprès de son épouse.



Raoul DUFOSSET au Maroc

RECIT DU DEPART EN CAPTIVITE ET DE L'EVASION

Extrait du journal « La liberté du Sud Ouest » du 26 Juillet 1915; Auteur Daniel BRUNE

On ne peut s'empêcher d'admirer l'audacieuse résolution dont font preuve ceux de nos soldats qui se soustraient par la fuite aux rigueurs des geôles allemandes.

Il nous a été donné de nous entretenir avec un caporal du 145ème de ligne qui s'est évadé du camp de Munster dans des circonstances vraiment dramatiques.

Raoul DUFOSSET âgé de 25 ans, est originaire de Solre-le Château dans le département du Nord. La mobilisation le trouva au 145ème Régiment d'Infanterie affecté à la défense de la place de MAUBEUGE.

Le 8 Septembre dernier, le caporal était fait prisonnier et emmené en captivité en Allemagne. Laissons lui la parole et nous en retirons des renseignements des plus intéressants sur la vie de nos soldats dans les camps allemands, en même temps que nous tressaillirons au récit des émouvantes péripéties qui lui ont permis, à lui et à deux de ses camarades de regagner la France.

C'est le 8 Septembre au matin que nous parvint la nouvelle de notre captivité. Nous fumes immédiatement dirigés en colonne vers la frontière belge. Pendant deux jours, aucune distribution ne nous fut faite ; nous avons vécu avec les vivres que nous avions emportés de Maubeuge. Le 3ème jour, on livra à la colonne un cheval rétif, une vache et un veau, nous laissant le soin, sans le moindre ustensile, d'abattre ces bêtes, de les dépecer et de faire cuire la viande. Je vous laisse à penser si, dans de telles conditions, il nous fut possible de nous nourrir convenablement.

A Erquelines. à la frontière belge, nous fumes séparés de nos officiers. Inutile de dire que depuis notre départ nous couchions à la belle étoile le long des routes ou des lignes de chemins de fer. D'Erquelines, nous allâmes à Peissant, toujours à pied, et de là à Mons, où nous fumes entassés dans des wagons à bestiaux, à raison de 56 hommes et 3 sentinelles par wagon.

Déjà nos infortunés camarades avaient connu la révoltante brutalité de la discipline allemande : deux artilleurs avaient été fusillés pour des motifs des plus futiles.

Nous fumes touchés de l'empressement des populations belges à nous secourir. Pendant la traversée de la Belgique nous avons recueilli des marques de la plus vive sympathie en même temps que d'abondantes distributions de vivres nous étaient faites par les habitants.

Cette générosité de nos valeureux alliés devait nous être utile car après notre entrée sur le territoire allemand, d'Aix la Chapelle à Cologne et de Cologne à Munster, les allemands ne se préoccupèrent pas de notre subsistance .

Le 13 Septembre, à midi, nous sommes arrivés à Nienberg. Après avoir quitté le train, nous fumes conduits dans une plaine marécageuse, où se trouvaient déjà des prisonniers français et anglais. Le camp était situé dans le village de l'Hauspital, à environ 4 Kms de Munster. Avec nos camarades précédemment arrivés, on nous employa à des travaux d'aménagement du camp. Nous étions sans abri, obligés de coucher sur une terre presque complètement envahie par l'eau. Pendant deux jours encore, nous ne reçûmes aucune nourriture.

Pour que nous n'ayons aucun doute sur les intentions

de l'autorité allemande, 4 mitrailleuses disposées sur un tertre élevé au milieu du camp, attestaient d'une façon suffisamment significative des procédés de répression que provoquerait toute velléité de résistance de notre part. La pénalité la plus douce était le poteau où, par quelque temps qu'il fasse, nos tortionnaires nous attachaient pieds et poings liés pour une durée variant de 2 à 24 heures.

Affaiblis par le manque de nourriture, débilités par les déplorables conditions hygiéniques où nous nous trouvions placés, nous étions les uns et les autres dans un état de dépression morale et physique qui nous enlevait tout ressort et brisait toute notre énergie. Et, lorsque affalés et sans force nous ne répondions pas assez prestement à un appel, c'est à coups de crosses de fusil que ceux-ci se chargeaient de relever nos courages affaiblis.

Les anglais étaient encore plus maltraités que nous. Nos ennemis semblaient prendre plaisir à les maintenir dans un état de saleté vraiment repoussante.

Pas d'eau en effet, ni pour la consommation, ni pour la toilette, on a payé jusqu'à un franc un bidon d'eau. La nécessité nous ayant rendus ingénieux, nous avons construit des huttes en terre pour nous abriter. Quelques jours après on installa vingt six tentes ; chaque tente recevait mille hommes environ et une botte de paille pour trois hommes nous était remise.

La nourriture de qualité très inférieure était irrégulièrement distribuée. Des cantines furent ouvertes où les traitants boches vendaient des objets divers à des prix exorbitants. Cependant, dans la première quinzaine d'octobre les allemands commencèrent à édifier des baraquements assez confortables munis de cuisines, de lavabos, voire même d'un salon de coiffure. Une canalisation amenait l'eau de Munster. Une chapelle avait été construite et le service religieux était quotidiennement assuré.



Raoul DUFOSET et son avion, un biplan OLIVIER

Ces différents travaux avaient été exécutés par des volontaires qui se présentaient toujours en assez grand nombre car c'était pour eux le moyen d'être mieux nourris. .

Je ne profitais pas longtemps, nous dit notre interlocuteur, de ce nouvel état de choses, car le 29 octobre je quittais le camp n° 1 pour être transféré au camp n° 3 situé dans la banlieue Nord de Munster. Ce camp est constitué par 10 belles casernes toutes neuves qui ont été achevées et aménagées par les français.

Nous étions là 5000 environ classés par bataillons sous les ordres de nos sous-officiers chargés de nous transmettre les ordres des officiers allemands.

Les bâtiments étaient entourés d'un triple réseau de fils de fer barbelé, de treillage électrique et de treillage simple. Une sentinelle tous les 50 mètres parachevait ce système rigoureux de surveillance.

Ce camp était, il faut le reconnaître, fort bien organisé ; les locaux étaient éclairés à l'électricité et le chauffage assuré au moyen d'un poêle par chambre et chacun de nous avait reçu une pailleasse, une couverture et un traversin. Il y avait une infirmerie, un lavoir, Des appareils à douche, en un mot tous les perfectionnements usités dans les casernements modernes.

Un hôpital y était adjoint et aussi, douloureuse nécessité, un cimetière spécial pour les prisonniers français.

La solidarité entre compatriotes se manifestait d'une manière particulièrement touchante. Chaque fois que l'un de nous succombait à la maladie, ou aux suites des fatigues, ou des mauvais traitements une collecte était faite pour acheter un cercueil en plomb devant permettre ultérieurement le transport de la dépouille mortelle du camarade décédé au pays natal.

Quant à la nourriture qui est l'objet des préoccupations des familles elle était de qualité médiocre, mais bien rationnée et distribuée régulièrement.

Nous recevions un pain K. pour 6 hommes, alors que les allemands avaient un pain pour 4. Le matin, sous le nom de café, on nous distribuait un quart d'infusion d'orge grillée.

A midi, nous recevions seulement une bouillie d'orge ou de riz. Le soir à 6h30, le menu était plus compliqué : bouillie d'avoine concassée, de farine de glands ou de maïs, puis 30 grammes de viande de porc, de bœuf ou de saucisse accompagnée de carottes ou de navets. Une fois par semaine on nous donnait des pommes de terre.

A la fin du mois de janvier, la ration de pain fut réduite à un pain pour 10 hommes chez les prisonniers et un pain pour 7 chez les allemands. La vente du pain fut depuis cette époque supprimée dans les cantines. Pendant un mois nous avons eu comme commandant du camp un général qui, lieutenant en 1870, fut fait prisonnier en France. En souvenir des bons soins qu'il reçut dans notre pays, ce général, à l'occasion de la

Noël, nous fit remettre à tous une paire de chaussettes et ajouta à notre ordinaire du jambon, de la salade, des biscuits et des confitures. Inutile de dire que ce général ne resta pas longtemps commandant du camp.

Nous avons du subir la fouille dite de « l'or » : tout le numéraire dont nous étions porteur nous fut enlevé et remplacé par du papier monnaie, les bagues et les bijoux en or après nous avoir été enlevés, nous furent restitués. En dehors des vexations inhérentes à notre situation et de l'angoisse de se sentir loin de la Patrie, l'entrain et la bonne humeur de notre race finirent par reprendre leurs droits.

Nous avons fondé une chorale, un orchestre, pour lequel les allemands nous louaient les instruments, et avec cela nous avons organisé des concerts, et il fallait, s'il vous plaît, payer pour y assister

Mais nous ne songions pas qu'à nous distraire et nous pensions à ceux d'entre nous, dénués de ressources et qui ne recevaient rien de chez eux. Une société de secours mutuels instituée dans le camp venait en aide à nos camarades originaires des pays envahis et à ceux à qui les familles ne pouvaient envoyer.

Les lettres parvenaient régulièrement au camp, 3 à 400 colis y étaient distribués tous les jours.

Un communiqué en français et en anglais était affiché. Point n'est besoin de dire sous quel aspect il présentait les opérations des armées du kaiser. On poussait la gracieuseté jusqu'à nous distribuer des journaux d'inspiration essentiellement allemande mais écrits en français.

Le camp de Munster devait fournir des ouvriers aux ateliers d'équipement militaires et aux agriculteurs qui en feraient la demande.



Le caporal DUFOSSET, comptable de son état n'hésita pas à prendre l'aiguille et le tire-point du bourrelier et il entra dans un dépôt d'artillerie où il devint bientôt le chef d'une corvée employée à la réparation des effets d'équipement et de harnachement.

Les prisonniers français, nous dit-il étaient également

occupés à la construction d'un tronçon de ligne de chemin de fer d'une longueur de 3 Km environ et de vastes hangars sous lesquels étaient entassés les innombrables objets que la rapacité teutonique s'appropriait sous la fausse qualification de butin de guerre.

Les allemands, ils ne se cachaient pas pour le dire, nous déclare le caporal Raoul DUFOSSET, ont un principe qu'ils ont toujours appliqué depuis l'ouverture des hostilités : ils s'emparent de tous les objets, meubles ou marchandises trouvés dans les maisons ou magasins abandonnés par les habitants. Bien entendu même dans les maisons non délaissées, ils n'hésitent pas à faire main basse sur ce qui leur plait : l'exemple vient de haut.

En telle sorte que l'on voyait sous les hangars de la gare de Munster, réunies dans un indescriptible pêle-mêle, des marchandises provenant des commerces les plus disparates: vêtements, linge, quincaillerie, chaussures et les choses les plus hétéroclites : berceaux d'enfants, vaisselle, tableaux, épitaphes de cimetière, etc. . .

Cette circonstance permit aux héros de notre équipée de trouver dans ce lugubre déballage les vêtements civils qui allaient rendre leur fuite possible.

Les mois s'écoulaient nous dit Raoul DUFOSSET , et malgré l'accoutumance qui pouvait résulter des conditions de vie et de travail moins anormales je m'afermissais dans ma résolution de revenir en France. J'envisageai les risques et les dangers de l'entreprise, et je pris toutes les précautions en vue de parer aux éventualités possibles. Deux camarades, l'un et l'autre mes compatriotes, se décidèrent à tenter avec moi cette dangereuse aventure. Mes camarades et moi, nous parvînmes à nous faire embaucher dans une corvée de 10 hommes mise au service d'un propriétaire des environs.

Le 12 Mai 1915, nous partîmes chez celui qui avait loué nos services, nous devions travailler dans un champ situé à environ 7 Km au nord de la ville dans la direction de la Hollande Le propriétaire nous surveillait avec une sentinelle parlant le français.

Ce jour là, nous étions occupés à proximité d'un bois et nous cultivions la pomme de terre. Notre uniforme recouvrait des effets civils que nous avions trouvés au dépôt des prises de guerre ; nos poches contenaient des vivres pour 3 jours, une boussole, une lampe électrique et une carte.

Comment nous étions nous procuré ces différents objets ? C'est là on le comprendra un secret que nous ne pouvons révéler.

Or, sur le coup de 8 heures de l'après midi, sept de nos camarades sont pris d'une certaine lassitude. leur

ardeur au travail se ralentit, ils laissent tomber leurs outils et déclarent vouloir prendre un repos que le propriétaire avide et intéressé leur refuse obstinément.

Nous, au contraire, nous redoublons de zèle et d'activité, puis profitant du moment où la discussion avec les « tire-au-flanc » s'envenime au point d'absorber tout entière l'attention du propriétaire récalcitrant nous gagnons prudemment la lisière du bois.

Nous nous enfonçons d'environ 100 mètres et nous jetons à bas nos vêtements militaires,.... Et nous nous éloignons dans la direction du Nord-Ouest.

Le bois dans lequel nous nous engageons était profond et s'étendait sur une longueur de 5 à 6 Km . Quelques coups de feu perçus dans le lointain nous indiquèrent que nos gardiens se livraient à une battue qui devait rester sans résultat.

Nous avons marché en forêt pendant une heure et demie environ et nous nous sommes arrêtés pour laisser venir la nuit. De ce point, nous nous sommes dirigés à la boussole, ayant comme objectif la frontière hollandaise. Vers 2 heures du matin, nous nous trouvions à l'Est de la ville de Norwald. Nous jugeâmes prudent de rentrer sous bois, ce qui nous permit de prendre un peu de repos et de nous remettre de nos émotions et de nos fatigues.

Avec des branches d'arbres, nous pûmes aménager un frêle abri sous lequel nous avons restauré nos forces au moyen de lait concentré et des conserves dont nous nous étions munis.

Mais notre sécurité relative et momentanée ne nous laissait pas perdre de vue le but suprême que nous nous étions assigné : fuir cette terre de servitude et rentrer dans la patrie pour la défendre encore et aider à la débarrasser de la souillure étrangère .

Ce n'était pas le moment de se reposer ; il fallait repartir et reprendre notre course éperdue vers la frontière libératrice.

A cinq heures et demie du soir nous nous remîmes en route. Nous avons alors quitté la forêt de sapins qui nous avait abrités pour suivre un chemin de halage qui longeait un vieux canal paraissant déclassé.

Vers 3 heures de l'après midi, la pluie s'était mise à tomber. La fin de journée (13 Mai) allait voir le danger le plus sérieux dont nous fumes menacés et qui faillit compromettre irrémédiablement notre périlleuse équipée. A la tombée du jour, à 6 heures et demie environ, nous nous trouvions non loin du croisement du canal avec une grande route où se trouvaient 2 maisons. Ne sachant trop de quel côté nous engager pour éviter cet endroit habité, nous avons pris un petit sentier sur notre gauche qui nous conduisit au bord d'une petite rivière; une vieille passerelle à moi-

tié démolie ne nous permit pas de passer sur l'autre rive et nous fumes obligés de nous mettre à l'eau jusqu'aux genoux et traversâmes aussitôt. Il était temps car au même moment nous voyons déboucher sur le bord que nous venions de quitter deux soldats allemands, des territoriaux. Sans nous troubler, usant de la connaissance de quelques phrases usuelles apprises au cours de notre captivité, nous avons lancé à ces soldats un cordial bonjour et nous nous sommes éloignés en sifflant le « Deutschland über alles ».

Notre attitude et nos paroles ne leur parurent en rien suspectes, et Dieu sait s'il nous brûlait les lèvres cet hymne aux sons duquel nous avons vu ces soldats se ruer sur la Terre de France pour y accomplir l'œuvre de destruction et de mort qu'exige la gloire de la plus grande Allemagne.

Le sentier que nous avons suivi nous amena sur la grande route, non loin du croisement avec le canal déclassé et sur laquelle se promenait un sous-officier. Le moment n'était pas aux hésitations, ce sous-officier paraissant nous suivre du regard et nous considérer avec une attention intempestive. Il fallait déguerpir et bien vite, sans cependant déceler la moindre inquiétude. La route que nous avons choisie et qui était toujours le chemin de halage nous conduisit à une ferme devant laquelle se trouvaient deux civils. Nous passâmes sans rien dire pour gagner un bois que nous apercevions non loin de là. A peine étions nous dans ce bois que nous entendîmes le bruit de plusieurs voix ainsi que des appels brefs ; nous eûmes à peine le temps de nous précipiter vers un fossé qui longeait la lisière du bois. Ce fossé était rempli d'eau, nous nous y étendîmes sans hésiter, nous n'avions pas d'autre moyen de salut. Il nous fut possible de voir et de nous rendre compte de ce qui s'est passé .

Le sous-officier rencontré sur la route avait requis des soldats et s'était mis à notre poursuite, les civils de la ferme avaient été interrogés et avaient fourni des indications permettant de retrouver nos traces. Jusque vers 9 heures et demie, soldats et civils ne cessèrent de battre le bois en tous sens ; ils passèrent à peine à 3 mètres de nous, mais sans penser que nous étions là couchés dans l'eau, notre tête émergeant juste assez pour nous permettre de respirer. Non loin de nous, un chien avait été mis en quête pour essayer de nous découvrir. Ce bois où avait failli échouer notre audacieuse tentative est situé à l'Est de Borghost. Dès que nous avons cru la vigilance de nos chasseurs en défaut, nous sommes sortis de notre fossé, pensez dans quel état ! Nous avons rampé pendant 200 mètres environ et après nous avons trouvé une route et, guidés par notre carte, nous l'avons suivie jusque 2 heures du matin.

Nous avons alors atteint un petit bois situé non loin

de la ville de Burgensfurt.

Nous avons dormi ou du moins reposé jusqu'à 4 heures. Le plus âgé d'entre nous, épuisé par les émotions et les fatigues était malade. Nous l'avons remonté et prévenu contre une défaillance qui pouvait nous être fatale, mais nous sentions, les uns et les autres qu'un peu de repos nous était nécessaire. Pour le prendre avec plus de sécurité, nous nous sommes dirigés vers une forêt où avaient été abattus des arbres ; nous avons installé une cabane sous laquelle nous avons mangé et où nous nous sommes reposés jusqu'à midi.

C'était le vendredi 14 Mai et nous avons alors repris notre marche, à travers bois et sous la pluie qui n'avait pas encore cessé de tomber, nous avons traversé une ligne de chemin de fer et deux rivières. La pluie cessa enfin de tomber vers 3h30 après midi.

Nous passâmes entre et à peu près à égale distance des villes de Metelem et d'Oschtrup. Nous nous dirigeons vers l'Ouest et nous avons ainsi marché jusqu'à 3 heures du matin. Exténués, nous nous sommes étendus sur de la mousse dans un terrain marécageux et planté de quelques sapins. Là nous dit Raoul DUFOSSET je me sentis près de défaillir ; j'avais jusque là remonté le courage de mes compagnons d'infortune, mais j'étais moi-même à bout de forces, dans un état de dépression physique et morale provoqué par le surmenage et les heures d'anxiété vécues dans la soirée de la veille. Nous essayâmes de nous reconforter en épuisant nos dernières provisions.

Faisant appel les uns et les autres à ce qui nous restait d'espérance et d'énergie, nous décidâmes de repartir vers la frontière hollandaise qui ne devait plus être qu'à quelques heures de marche.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je voulus me rechausser et constater que mes pieds démesurément enflés ne pouvaient plus entrer dans mes chaussures raidies par l'humidité. . Je ne m'arrêtais pas à la douleur, mes forces décuplées eurent raison de la résistance de mes souliers et nous voilà repartis. Il était 6 heures du matin, (15 Mai), nous étions en vue de la ville de Gronau. Le long d'une ligne de chemin de fer, nous avons rencontré un soldat allemand, un garde voie. Avec une imperturbable assurance nous lui avons adressé un salut quasi fraternel, et nous avons passé sans être le moins du monde inquiété. Désormais le pays à travers lequel nous cheminions change d'aspect : plus de forêts de sapins, mais des marais et des plaines sablonneuses dénotant le voisinage des Pays Bas. Une dernière rivière s'opposait à notre passage, nous la traversâmes sur un arbre tombé en travers.

A la distance d'un kilomètre environ nous apercevons

un clocher, et d'après les déductions tirées de notre position, ce clocher devait être celui d'un village hollandais. C'était la délivrance toute proche. Notre prudence et notre réserve allaient retarder de quelques heures notre définitive libération.

En effet, en entrant dans ce village nos yeux se portèrent sur un drapeau suspendu à la façade d'un édifice. Ce drapeau nous parut être noir blanc et rouge, ces trois couleurs abhorrées sous l'égide desquelles nous vivions depuis huit mois.

Reprendre la plaine que nous venions de quitter fut l'affaire d'un instant. Une dizaine de kilomètres encore vers le Nord Est et un retour brusque vers l'Ouest et cette fois-ci, nous avons l'absolue certitude d'être en territoire hollandais.

C'est alors que nous avons pu nous rendre compte que le village déjà rencontré était bien en Hollande, le drapeau que nous avons aperçu était bien celui du royaume des Pays Bas mais le bleu sali et détrempe avait provoqué une confusion avec le noir du drapeau fédéral allemand. Il était onze heures du matin, nous avons suivi une route et un poteau indicateur a dissipé toutes nos hésitations et éclairci nos doutes, nous n'étions plus sur la terre maudite, nous étions libres, hors de l'atteinte de ceux qui avaient été momentanément nos vainqueurs. Nous nous sommes reposés, goûtant pour la première fois la suprême joie de la liberté reconquise. Notre pensée s'est immédiatement portée vers cette France que nous allions revoir et pour laquelle nous allions pouvoir combattre.

Nous avons rencontré deux auberges, où nous n'avons rien trouvé pour nous restaurer. Un peu plus loin, nous avons trouvé une épicerie où nous avons pu faire quelques provisions. Notre premier soin fut également de nous renseigner sur la gare la plus proche. On nous indiqua la gare d'Oldezaal située à environ 5 Kms.

C'est alors que se place notre premier contact avec l'autorité hollandaise qui nous apparut tout d'abord en la personne de deux soldats dont l'un parlait français. Nous fumes conduits au poste de police d'Oldenzaal, où nous fumes accueillis avec la plus franche et la plus cordiale sympathie.

Nos camarades de l'armée hollandaise nous ont chaleureusement félicité. Ils sont disparus quelques instants et sont revenus avec des provisions de toutes sortes.

Des civils se sont joints à eux, nous offrant des victuailles, voire même de l'argent.

On nous offrit de nous loger gratuitement à l'hôtel, mais nous préférâmes être amenés le plus tôt possible auprès du Consul de France.

Après avoir procédé à notre toilette, nous avons été

conduits à la gare où le Commandant Militaire de la ville a recueilli nos déclarations. Nous primes donc le train où un confortable compartiment nous avait été réservé, un sous officier nous accompagnait

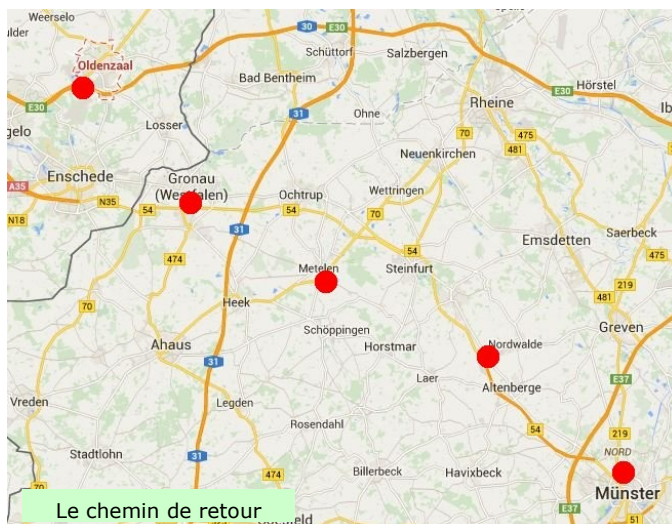
Inutile de vous dire qu'en attendant l'heure de notre départ, nous fumes l'objet de la plus bienveillante curiosité. Dans cette petite ville perdue entre la Hollande et l'Allemagne quantité de gens parlaient français et c'était à qui obtiendrait de nous des renseignements les plus circonstanciés sur la guerre. notre captivité et notre évasion.

A Rotterdam, nous fûmes logés à la caserne maritime où nous étions entourés de soins les plus assidus. Nous nous sommes embarqués sur le bateau hollandais « Mecklenburg » à Flessingue qui nous transporta en Angleterre à Tilbury avant port de Londres. De Tilbury nous avons gagné Folkestone en chemin de fer et de Folkestone nous avons sans incident traversé le détroit du Pas de Calais sur la malle poste « Victoria London » et sommes débarqués le 24 Mai 1915 à Boulogne sur Mer, douze jours après avoir quitté Munster !!!

Tel est le récit émouvant dans sa simplicité que nous avons recueilli de la bouche même du Caporal DUFOSSET.

Nous avons essayé avec un souci scrupuleux de la vérité d'en traduire les termes exacts et d'en évoquer la vivante expression, heureux si, en dépit de la sécheresse de ces lignes, nos lecteurs ont ressenti une impression que nous avons nous même éprouvée, celles des qualités de décision, d'énergie, de bravoure et courage qui sont l'apanage de notre race et dont, une fois encore il nous a été donné de saluer une fort heureuse et brillante incarnation.

Marie Pascale QUESNOT, petite-fille de Raoul DUFOSSET



LES SOUVENIRS D'ENFANCE D'AUGUSTE DEPELCHIN

à Assevent, Rousies, et les communes environnantes

Jules Louis Auguste dit Auguste DEPELCHIN est né à Paris en 1815, fils de Louis Joseph DEPELCHIN (°Dottignies 1785;+Vineuil 1867), intendant de la Maison du Roi Charles X, et de CERISIER Marie Élisabeth Sabine (°Rousies 11/02/1783;+1870 Vineuil)

Il décède à Vineuil-Saint-Firmin en 1898. Il sera attaché au secrétariat du Prince de Joinville, puis secrétaire de la reine Marie-Amélie en exil en Angleterre puis chef du secrétariat du duc d'Aumale).

Sa mère, CERISIER Marie Élisabeth Sabine, est fille de Hyppolite CERISIER (°Rousies 1757;+Rousies 1837) et de Marie Élisabeth LESAGE (°Hensies 1757;+Rousies 1821)

Ce document, retrouvé dans les archives de l'association, avait été envoyé par Édith PILLET. Il nous raconte les souvenirs de jeunesse de l'auteur à Assevent, Rousies, Ferrière la Grande et Maubeuge.

MES SOUVENIRS

C'est pour me rendre au vœu bien souvent exprimé par mes enfants que j'entreprends de recueillir les souvenirs de ma vie.

Je suis né à Paris, le 8 mars 1815.

Selon ce que j'ai entendu dire par mes parents, j'ai eu successivement deux nourrices à Passy et il paraît que je n'étais pas beaucoup mieux chez la seconde que chez la première. J'étais fort chétif, lorsque pour me fortifier, mes parents me confièrent aux soins d'une tante de ma mère qui habitait **Assevent**, village auprès de Maubeuge, dans le département du Nord (août 1816) (Marie Augustine Joseph CERISIER, °1752 Rousies;+1842 Rousies). C'est sans doute aux soins de cette excellente Tante et de son mari, non moins bien qu'elle, ainsi qu'à l'air pur de la campagne que je dois d'avoir surmonté l'extrême débilité de mes premières années.

Mes plus anciens souvenirs datent de l'époque où, tout petit garçon encore, je suivais d'un œil curieux les travaux champêtres de mon oncle BAILLON (Joseph Fidel Amand Xavier BAILLON); soit qu'il ensemençât ses champs, soit qu'il fit la moisson, soit qu'il engrangeât ses gerbes ou ses foin.

Je me vois encore dans la grange spacieuse et élevée, me laissant tomber sur les moelleux tas de foin, ou grimpé sur de hauts amas de gerbes, mesurant d'un œil effrayé la profondeur de l'aire sur laquelle on battait le grain. Mes premiers jeux furent l'imitation de tous les travaux de l'agriculture, mes jouets de petites bûches, de petites faux en plomb que j'aiguillais constamment, et qui me désolaient par le peu de résistance du métal dont elles étaient faites.

La maison de mon oncle touchait l'Eglise, ou pour mieux dire au cimetière au milieu duquel s'élevait l'Eglise. Humble église de village où j'assistai pour la première fois aux cérémonies du culte et où mon cœur s'ouvrit aux sentiments religieux. Je n'ai pu la revoir, bien des années plus tard, sans un attendrissement indéfinissable, que les plus vastes cathédrales ne m'ont jamais fait éprouver. C'est là que tous les dimanches et fêtes je suivais mon oncle, homme d'une piété simple et vraie, et que j'entendais l'office

divin chanté sans art par les voix rudes des laboureurs auxquels un funeste exemple n'avait point enseigné à désertir la maison de Dieu et à confisquer au profit de leurs intérêts ou de leur intempérance le jour que le Seigneur s'est réservé. Attentif à toutes les cérémonies, j'aimais, rentré au logis, à manier à mon tour un simulacre d'encensoir, ou à murmurer une espèce de psalmodie, tout en portant en procession autour de ma chambre une croix faite de deux bâtons. Avant de savoir ce que c'était de dessiner, je taillais avec des ciseaux dans le premier papier venu une figure qui voulait être celle de notre Seigneur et que j'attachais à cette croix pour la compléter. Puis, quand venaient les solennités de la Semaine Sainte, je voulais aussi élever à ma manière une chapelle qui rappelât le tombeau du Sauveur. Quelques chaises sur lesquelles j'étendais un drap, et sur ce drap toutes les images de piété que je pouvais ramasser, attachées avec des épingles ; tel était le sanctuaire où je me plaisais à rappeler ce qui dans notre pauvre église avait frappé mon imagination naissante.

Je ne me souviens plus quand ni comment j'appris à lire ; mais le premier livre qui ait jamais charmé mes yeux, soit par le texte, soit plutôt par les images dont il était rempli, était une Vie des Saints, grand in folio que je pouvais à peine soulever, mais où je cherchais d'un œil avide les figures des solitaires, des vierges, des martyrs. Le précieux volume avait sa place dans le bas d'une immense armoire en chêne où je savais bien l'aller trouver, comme on reconnaît sans peine le chemin qui conduit à la maison d'un ami.

C'est aussi je crois dans le coin de cette armoire que je mettais à la poste les lettres imaginaires griffonnées par moi sur de petits carrés de papier à l'adresse de mes parents. Ceux-ci venaient rarement me voir à cause de la distance à franchir, mais ils écrivaient souvent à mon oncle et à ma tante, et parfois aussi leur sollicitude pour moi se révélait par l'envoi de sucreries ou de jouets qui me semblaient des produits d'un monde inconnu et excitaient sans doute aussi l'admiration des gens du pays assez heureux pour être admis à les voir.

Quel plaisir j'avais à suivre Marie Barbe, la robuste servante, lorsque pendant la sécheresse elle allait chercher les vaches dans l'enclos où elles paissaient, pour les mener à boire à la Sambre, rivière qui coulait à une portée de fusil de la maison, ou quand elle allait dans l'étable faire boire le petit veau, ou encore porter au porc des fruits véreux nageant dans des lavures de petit lait. Il n'était pas jusqu'au jour où l'on égorgait ce vorace animal qui ne fût pour ma curiosité un aliment nouveau. Un sentiment inné d'horreur pour le sang et pour les cris de la victime me faisait cacher dans mon lit et boucher les oreilles pendant la première partie du sacrifice. Mais aussitôt la bête expirée, je repaissais mes yeux des dégoûtants détails de la charcuterie, depuis le flambage et le grattage du porc jusqu'à la cuisson des boudins et des saucisses qui bouillaient dans une vaste marmite appendue à la crémaillère dans la haute cheminée à manteau de notre cuisine. Aussi quand je jouais avec

de jeunes garçons de mon âge, mon petit couteau à la main, j'égorgeais innocemment de longues pommes de terre auxquelles j'avais adapté de petits bâtons pour simuler les pattes, tandis que j'imitais d'une voix enrouée les cris du malheureux pourceau se débattant sous le fer du boucher. (Quelquefois même, le désir de rendre l'imitation plus complète me faisait substituer à l'insensible tubercule une malheureuse et dégoûtante limace... « Cet âge est sans pitié !! » et, pourrais-je ajouter, assez peu dégoûté pour se complaire en de semblables jeux).

C'est ici le lieu de parler de notre plus proche voisin dont la maison touchait à l'autre côté du cimetière, et le jardin se rejoignait au nôtre par derrière. Le père Chevin, c'était son nom, était le boucher du village, c'est-à-dire que, dans ce pays primitif où il n'existait pas de boucherie si ce n'était dans les villes, chacun faisait venir le père Chevin quand il avait un porc, un veau ou un mouton à tuer pour la consommation de sa maison. Le boucher, les voisins avaient leur part de la bête, et quand le surplus excédait encore les besoins du propriétaire, on le portait à Maubeuge le samedi pour être vendu sur le marché, avec le beurre, le fromage et autres produits de la ferme. J'aimais à voir battre le beurre ou presser le fromage, faire le pain, que mon oncle faisait lui-même ou faisait faire par la servante, circonstance dont je profitais souvent pour enfermer une pomme dans la pâte, ce qui, cuit au four, s'appelait en patois du pays une riboche, et constituait une de mes friandises les plus recherchées.

J'ai parlé de la situation de la maison de mon oncle, près de l'Eglise, il me reste à en indiquer la distribution et les dépendances. La porte d'entrée au milieu de la façade et élevée de deux ou trois marches en pierre bleue (sic). En face de la porte était l'escalier qui montait au grenier, à droite et plus élevée que le sol une chambre à coucher servant de salon et même de salle à manger les jours de gala, fort rares à la campagne, sauf à l'époque de la fête patronale (la Ducasse en patois du pays). A gauche de la porte d'entrée était celle de la cuisine, vaste pièce avec fourneau, lavoir, et dans laquelle se trouvait l'entrée de la cave, située sous l'escalier du grenier. La cheminée était à peu près en face de la porte, et à la droite de la cheminée, dans le fond, on entraînait dans une salle basse sur le derrière de la maison, où était le lit de ma tante et le mien. A gauche de cette chambre et continuant le même corps de logis sur les derrières, était la chambre de la servante. Faisant suite à la façade de la maison à gauche étaient l'étable à vaches et le toit à porc, devant lesquels selon l'usage du pays, était entassé le fumier, entre la maison et la route. Après le toit à porcs, était l'entrée d'un assez grand verger qui longeait aussi la route. Dans ce verger, et en retour sur la profondeur de la maison, un grand hangar appelé Querrain, où s'entassaient les outils d'agriculture et de jardinage, et où se mettait aussi la provision de charbon de terre. A l'arrière saison, pour employer la partie la plus menue, le poussier de la houille, on le mouillait pour en faire une sorte de mortier, et avec des moules en fer, on en faisait des briques que l'on séchait ensuite pour alimenter le foyer. Le puits était situé derrière la maison, du côté du pignon donnant sur le cimetière, et le jardin s'étendait derrière le cimetière, la maison et le verger, tenant à droite au jardin du voisin, à gauche à un autre verger dont je n'ai pas encore parlé, et

dans le fond aux jardins du Château, dont je dirai un mot tout à l'heure. Il y avait dans ce jardin, outre des fleurs et des légumes, d'excellents arbres à fruits et une plantation de houblon. Le fournil où se cuisait



notre pain était mitoyen avec le voisin, et sur la limite des deux jardins. Au-delà de l'espèce de parallélogramme formé par la maison, le jardin et le verger, était un autre verger plus grand et dont le terrain accidenté allait en s'élevant graduellement. Cet enclos plein de beaux arbres et entouré de haies vives, s'étendait jusqu'à la ferme comprise dans l'enceinte du Château, et communiquait avec un troisième verger plus petit où était bâtie la grange. La route qui passait devant la maison se changeait en chemin creux à l'endroit où le terrain s'exhaussait, et allait rejoindre une autre route qui bordait les deux derniers vergers jusqu'à l'avenue de la ferme du Château. Outre ces dépendances attenants à son habitation, mon oncle avait encore un autre verger plus loin, dans le fond du chemin creux, puis diverses pièces de terre destinées à la culture.

En face de la maison, de l'autre côté de la route était une grande mare, à droite de laquelle s'élevait une ferme abandonnée et presque en ruines. De l'autre côté de la mare, une grange, le tout construit dans une vaste prairie plantée d'arbres et close de haies, qui faisait partie d'une grande ferme appartenant à un nommé Brasseur. J'ai déjà dit que le cimetière tenait à notre maison du côté droit en regardant la façade, et l'Eglise était au milieu. Il était plus élevé que la route, et entouré d'un mur à hauteur d'appui ; mais pour éviter la boue persistante dans le pays, il était d'usage de traverser le cimetière en passant devant l'Eglise. A cet effet il y avait dans le mur une ouverture de chaque côté, formée seulement par une pierre plate au dessus de laquelle il fallait enjamber. De l'autre côté se voyait la maison du père Chauvin ; il l'habitait avec sa sœur qui n'avait jamais été mariée. Vieux tous deux, ils achevaient leurs jours ensemble dans une douce paix. Au-delà de cette maison, une avenue ombragée conduisait au Château dont les murailles étaient constamment baignées par les eaux de la Sambre. Ce Château était fort sombre, autant que je puis m'en souvenir, quoique les parquets et l'ameublement intérieur me parussent préférables au pavage en pierre bleue et aux buffets de chêne de notre habitation. Un certain parfum d'élégance y flattait mes sens encore neufs. De vastes jardins et un parc s'étendaient le long de la rivière et derrière le jardin de mon oncle, et communiquaient avec une ferme spacieuse. Cette ferme était occupée par un nommé Petit, homme d'une taille élevée et large d'épaules, très lié avec mon oncle ; sa

femme était plus petite et d'une figure fort avenante quoiqu'ayant bien dépassé l'âge de la jeunesse. Ils avaient plusieurs fils, grands comme leur père. Nous y allions souvent et j'aimais à voir la propreté et l'aisance qui régnait dans leur habitation.



Dans les bâtiments à demi ruinés en face de nos fenêtres, habitait un malheureux dont je dois retracer le portrait. A moitié idiot, et affligé d'une infirmité dégoûtante, on disait qu'il avait connu des jours meilleurs ; mais je tenterai en vain d'éclaircir le mystère qui semblait envelopper son passé. Vivant de la charité publique, il couchait dans une sorte de terrier qui avait dû être une cave et je crois me souvenir que souvent la souffrance l'empêchait d'en sortir pendant plusieurs jours. Dans l'intervalle de ces accès, il parcourait le village, entrant dans les maisons, s'asseyant sans façon au foyer hospitalier de bons paysans, et payant son écot par des nouvelles plus ou moins authentiques qui lui avaient valu le surnom de hâbleur. Du plus loin qu'on le voyait arriver dodelinant de la tête, on disait « Voilà le hableux ! » Et son premier mot était toujours « Queu nouvelle ? » Mais sa langue à-demi paralysée rendait son langage assez difficile à comprendre.

Après la maison du père Chevin, en face l'entrée du Château, la route tournait, suivant le cours de la Sambre, bordée à droite par la ferme de Brasseur, et à gauche par quelques misérables maisons. Dans l'une d'elle vivait le passeur, dont la barque était la seule communication possible avec l'autre rive, et qu'il fallait appeler souvent longtemps de toute la force de ses poumons avant d'en être entendu. Le chef de la famille était un vieillard nommé Michel (en patois Michie) et ma tante Baillon avait été marraine de son petit-fils. Aussi, chaque fois que Michie passait devant chez nous avec son petit Augustin dans ses bras, il ne manquait pas de lui demander à haute voix « Avez soif Augustin ? » A quoi le petit répondait invariablement « Oui Parrain ». Et ma tante n'oublait pas non plus de l'inviter à prendre un verre de bière en passant. La batelière s'appelait Caille, et tenait un petit cabaret.

Il est temps maintenant de faire connaissance avec la famille de ma mère qui habitait la commune de **Rousies**, située à une demi-lieue environ de l'autre côté de la Sambre, et à qui, naturellement, je faisais de fréquentes visites.

Après avoir passé la rivière, deux routes conduisent d'Assevent à Rousies. L'une par les champs, côtoyant un bois appelé le bois des Bons Pères, sans doute parce qu'il a appartenu aux Jésuites qui avaient je crois un collège ou au moins une église à Maubeuge. Cette route, la plus élevée aboutissait à Rousies par les hauteurs, et on la prenait lorsque l'autre, ce qui arrivait souvent, était inondée. Quant à cette dernière,

elle traversait une immense prairie communale appelée la Vaqueresse, parce qu'on y menait paître les vaches de la commune en un certain temps de l'année. Entre ces deux routes coulait une petite rivière, affluent de la Sambre qui traverse Rousies après avoir fait marcher les usines de Ferrière-la-Grande, dont nous dirons un mot plus tard.

Comme on le voit par ce qui précède, le village de Rousies est bâti sur un terrain accidenté. L'Eglise est sur la hauteur, ainsi que la place, où l'on danse le jour de la fête. Le bois des Bons Pères couronne ces hauteurs derrière l'Eglise, et la colline descend brusquement, formant une pente escarpée que les habitants appellent la Grimpette. Dans le bas passe la petite rivière dont j'ai parlé ; un pont la traverse à un barrage destiné à faire tourner la roue d'une usine autrefois affectée, comme celle de Ferrière-la-Grande, à la fabrication des fusils, alors la seule industrie du village. Depuis, la manufacture d'armes de Maubeuge ayant été supprimée, l'industrie privée s'en est emparée, et l'on fabrique des broches pour les filatures. La maison de mon grand-père maternel (Hyppolite CERISIER 1757 Rousies – 1837 Rousies) était située au pied de la Grimpette, et il y exerçait la profession de maréchal ferrant et taillandier : assidus à la forge dès le matin, lui et ses trois fils fabriquaient ou réparaient les instruments du labourage, les faux, les charrues, armaient de cercles de fer les roues des lourds chariots, et un portique double en fortes solives armées de chaînes et d'anneaux de fer servait à ferrer les chevaux ; et dans l'intervalle de ces opérations me tenait lieu, ainsi qu'à mes jeunes cousins, de balançoire et de théâtre pour des exercices d'une gymnastique inconnue sans doute au colonel Amoros. Ma grand-mère était morte beaucoup plus tôt que mon grand-père, les souvenirs qu'elle m'a laissés sont vagues et incertains. Quant à mes tantes, la dernière est morte à l'âge de quatre-vingt quinze ans en 1895 (Flore CERISIER, Rousies 1800 – Vineuil – Saint-Firmin 1895).

Mais je sortirais du cadre que je me suis tracé si je m'étendais plus longtemps sur chaque membre de ma famille. Il me suffira de dire que je passais de bonnes journées à jouer avec mes cousins, à me laisser gâter par mes tantes, et surtout à voir travailler mon grand-père et mes oncles à la forge attendant à la maison. Je regardais avec une admiration mêlée de crainte manœuvrer les gigantesques soufflets, avec leurs mugissements plaintifs, voltiger les étincelles brillantes activées par leur haleine, et je me retirais à une distance respectueuse lorsque le fer rouge crachait entre le marteau et l'enclume une espèce de pluie enflammée. Je considérais aussi d'un œil curieux les objets de tout genre entassés dans la forge, par mon grand-père, homme fort adroit et industriel, raccommoait ou fabriquait même jusqu'à des horloges, et sa forge était le rendez-vous de toute la ferraille du pays.

Outre la famille de ma mère, mon oncle voyait encore quelques amis où je l'accompagnais quelquefois, entre autres un Monsieur Caulliez à **Ferrière-la-Grande**, et Mr Favarcq, négociant à Maubeuge (boutique de nouveautés Favarcq visible sur de nombreuses cartes postales Rue de France à Maubeuge). Pour aller chez Mr Caulliez, il fallait passer par Rousies et, laissant la maison de mon grand-père sur la gauche, continuer jusqu'au bout du village. Là, prenant un chemin à droite, on traversait un joli bois appelé le bois d'Arré,

pour se rendre à Ferrière-la-Grande. Je me rappelle une grande pierre bleue sculptée et portant une inscription, que l'on voyait au milieu du bois le long de la route. Cette pierre paraissait venir d'une église démolie soit dans les guerres, soit dans la révolution. Je la regardais toujours avec curiosité. En approchant de Ferrière, le gravier du chemin finissait par disparaître sous la cendre noire du charbon de terre, c'est qu'on approchait de la machine. On appelait ainsi un assemblage d'atelier noirs et enfumés longeant un dédale de canaux dans l'eau desquels plongeaient des roues à aubes pour faire mouvoir de pesants marteaux et de nombreux engrenages. C'était la manufacture d'armes de Maubeuge. On passait entre ces canaux et ces ateliers pour se rendre chez Mr Caulliez. Par les portes et les fenêtres ouvertes, on entendait grincer l'acier, tomber les pilons avec un bruit de tonnerre, on voyait briller les canons de fusils polis par des hommes noirs affreux à voir comme des cyclopes. Le cœur me battait en traversant ce lieu qui semblait à mon imagination naïve comme un tableau de l'enfer.

Sortis de ce tartare, nous arrivions bientôt à la maison de Mr Caulliez, jolie, commodément meublée et donnant sur un jardin bien cultivé. Amateur de la bonne chère et vivant répertoire de chansons à boire, Mr Caulliez avait l'œil brillant et la bouche souriante. Je dis l'œil au singulier, sans artifice de langage, car, s'il m'en souvient bien, l'un de ses yeux avait perdu sa lumière. Triple menton et tête chauve habituellement couverte d'un bonnet de soie noire, il avait la joue grasse et blême comme une volaille à la montre d'un marchand de comestibles. Par contraste, Mme Caulliez, petite et brune comme une momie, manifestait une vivacité nerveuse par de petits mouvements saccadés, et ses yeux d'un noir de jais donnaient une expression singulièrement maligne à sa petite figure parcheminée. Grands coureurs de ducasses, comme on appelait dans ce pays les fêtes de village, rien n'était amusant comme de les entendre chanter au dessert les vieux époux du Marais de Désaugiers. C'était la meilleure personnification de Mr et Mme Denys que j'ai vu et ne verrai jamais de ma vie. Mr Caulliez avait pendant la révolution de 93 exercé des fonctions municipales dans la ville de Maubeuge, où il commandait à la garde nationale « Alignement le long du ruisseau ! Mettez-vous aujourd'hui comme vous étiez hier ! » Il était grand, avait le verbe haut, et le mot pour rire, sûr d'être écouté partout avec complaisance. Pas de bonne table où il n'eût son couvert mis. On le voyait arriver en été, en bras de chemise, sans cravate, portant son habit suspendu à sa canne. Au second service, il desserrait ostensiblement la ceinture de son pantalon, en disant d'un air aimable à tous les convives : « Je défais la boucle de mon col ! » Et chacun d'applaudir !

Mr Favarcq était un homme tout différent, type du commerçant actif et honnête, d'un accueil affable et poli ; Mme Favarcq était aussi une forte bonne et respectable personne. Ils avaient deux fils, élevés à la même école, et une fille charmante qui épousa plus tard Mr Demanest dont j'aurai à parler dans la suite. Tout dans cette famille respirait l'urbanité et la bienveillance, et mon oncle et ma tante y étaient reçus en amis. La maison Favarcq était dans la principale rue de Maubeuge, un peu avant la grande place, sur la droite ; on y vendait du drap et des nouveautés comme on dit à présent.

D'Assevent où demeurait mon oncle, il fallait pour aller à **Maubeuge**, marcher pendant une heure à travers champs, dans un chemin parfois encaissé, après avoir passé devant la place du village, où à la fête patronale avait lieu le jeu de balle, amusement favori de la jeunesse du pays, et où demeuraient le curé et le clerc de la paroisse, père du Capitaine Labbé dont nous parlerons plus tard. Puis la route tournait à gauche autour de la ferme d'un nommé Boutée. Nous entrions à Maubeuge par la porte de Mons, et je me souviens de l'étonnement que me faisaient éprouver la profondeur et la largeur des fossés, la hauteur et l'épaisseur des remparts de la ville. La Sambre, canalisée à cet endroit, traversait Maubeuge, et plus tard un de mes oncles habita une maison construite sur le pont, et d'où j'aimais contempler la rivière (je penserais à Ferdinand SOUTILLON, époux de Hyacinthe CERISIER +1855 Maubeuge, donc un oncle par alliance).

Pour aller de Maubeuge à Rousies, on passait par la Porte de France. De ce côté les faubourgs s'abaissaient sur la gauche dans une sorte de ravin où coulait la Sambre, et où ma mère m'a souvent raconté qu'elle avait habité pendant le blocus de Maubeuge, à la fin du siècle dernier. Elle était enfant alors, mais les misères de ce temps s'étaient profondément gravées dans sa mémoire. Sur la droite ce faubourg qu'on appelait faubourg de Louvroil était de niveau avec la ville. J'y allais quelque fois avec mon oncle, chez un brasseur appelé Lenclus. La route se divisait en deux ; l'une portant le nom de chaussée de Brunehaut, conduisait à Ferrière-la-Grande ; l'autre, à gauche en sortant de la ville, surmontant le ravin, menait à Rousies à travers les champs et une sorte d'ancien rempart de terre avec un fossé à demi-comblé, qu'on appelait le Camp de César. César et Brunehaut ! Des noms fréquemment attribués par des gens dépourvus de toute connaissance de l'histoire, à des levées de terre dont l'origine est pour le moins douteuse !

Pour compléter la description des lieux où s'est passé mon enfance, je dois mentionner qu'au-delà de Rousies, sur la gauche, en passant devant la maison de mon grand-père, on allait à un village appelé **Cerfontaine**, où se trouvait un ancien château féodal, converti en ferme, mais dont le donjon et les principaux bâtiments étaient encore debout, entourés d'un vaste fossé. Plus tard, dans une des visites que je faisais avec ma mère dans sa famille, je me suis amusé à en dessiner le croquis (César CERISIER ° Rousies 1796 ; + Cerfontaine 1840).

Au mois de juillet 1820, mes parents me firent revenir à Paris avec eux, mais pendant les années suivantes, ma mère me ramena fréquemment aux lieux témoins de ma première enfance. Mais que les voyages différaient alors de ce qu'ils sont à présent ! Accoutumés que nous sommes aux miracles de la vapeur, il faut avoir passé deux jours et une nuit entassés dans une lourde voiture qu'on appelait alors diligence, montant les côtes à pied, pour croire aujourd'hui que cela fût possible. Parti de l'étroite rue Notre Dame des Victoires à Paris, notre véhicule prenait la route de Valenciennes, par la Villette, le Bourget, Louvres, la Chapelle en Serval, Senlis, dont j'admire en passant les élégants clochers. Là, la route se séparait en deux branches, l'une, par Pont-Sainte-Maxence et Péronne, l'autre, par Verberie, Compiègne et Saint-Quentin. Ces deux branches se réunissaient à Cam-

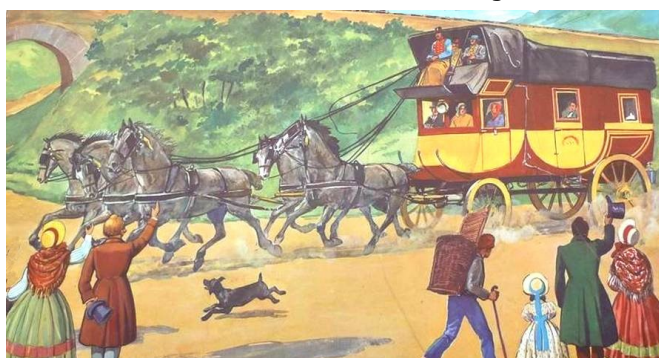
brai, d'où l'on gagnait Valenciennes. Ces routes me devinrent bientôt familières au point que je reconnaissais chaque fois au passage les villes, les villages, les monuments, les maisons, et jusqu'aux accidents du terrain. C'était un amusement pour moi de voir se dérouler ce panorama sans fin et je luttai contre le sommeil pour n'en rien perdre pendant les ténèbres de la nuit. J'aimais à voir fuir les arbres comme de noirs fantômes étendant des membres difformes ; j'aimais, aux descentes, sentir le mouvement précipité de la voiture, qui semblait s'engloutir dans un abîme ; j'aimais à l'entendre passer comme un roulement sonore et des bruits de chaînes, sous les voûtes et les ponts levés des fortifications et sur les fossés pleins d'eau de la ville de Péronne. Ou, quand nous passions par Compiègne, je me rappelle avec plaisir la côte de Verberie, le long de laquelle de petits mendiants se laissaient rouler pour gagner un sou, ainsi que le frais paysage qu'offrait la forêt éclairée par le soleil du matin.



A chaque relai la voiture était assaillie d'une nuée de mendiants dont la vue me touchait d'abord, mais dont l'importunité finissait par m'impatisser, car il était impossible de les satisfaire tous, et on les voyait se disputer les aumônes des voyageurs avec une brutalité et un acharnement qui changeaient bientôt la pitié en dégoût. Il en était parmi eux que l'on reconnaissait à chaque voyage. J'aimais, lorsque nous occupions les places du coupé (qui n'était autrefois qu'un grossier cabriolet mal fermé la nuit par des rideaux de cuir), voir l'activité avec laquelle, à chaque relai, les postillons changeaient les cinq chevaux dont était attelé notre véhicule. Le postillon était monté sur le premier cheval, à gauche du timon, que l'on appelait pour cela le porteur. Un autre cheval, à sa droite, s'appelait le maillet. Les trois autres, de front, en avant du timon, sur les palonniers. Cette machine roulante était d'un volume et d'une pesanteur énormes, mais qui ne manquait pas de cachet. Plus tard, le postillon, pour soulager le porteur, prit place sur un siège suspendu en avant du coupé de la voiture. Il y eut des entreprises rivales de celle des messageries de la rue Notre Dame des Victoires, et sur le même modèle. Alors ce fut une concurrence de vitesse, au profit comme au risque des voyageurs, et dans les relais la voiture roulait encore quand les chevaux soufflants étaient dételés et qu'on accrochait ceux qui prenaient leur place ; on ne mit plus dès lors que dix-huit ou vingt heures pour aller de Paris à Valenciennes. Vingt heures, bon Dieu ! Il n'en faut que quatre ou cinq aujourd'hui.

Arrivés à Valenciennes, nous étions bien loin d'être à

Maubeuge. Il y avait encore, je crois, sept lieues à faire, mais des lieues de pays, et il fallait presque autant d'heures pour les franchir. Encore si c'eût été dans une voiture comme celle que nous quitions, mais c'était dans une grande charrette non suspendue et couverte d'une toile. On entassait les bagages dans le fond et les voyageurs sur le devant, puis pour rivaliser d'attelage, sinon de vitesse, avec la diligence, cinq forts chevaux nous cahotaient avec si peu de ménagement qu'il eût fallu un corps de fer pour arriver sans meurtrissure. Le point de côté me prenait et je me tenais le ventre à deux mains en pleurant et gémissant tout le long de la route. Plus tard le progrès remplaça cet instrument de torture par une petite diligence faisant le service des postes. Mais quoique suspendue, elle laissait encore à désirer comme moelleux, car je me souviens encore d'y avoir passé une nuit avec un voyageur affligé de je ne sais quelle infirmité, qui gémissait continuellement en disant à sa femme : « Je suis azzis sur une blange ! »



L'un de ces voyages fut motivé par la maladie dont mourut mon oncle Baillon. Ce fut le premier chagrin de ma vie, de perdre ce protecteur de mon enfance, celui qui m'avait si souvent bercé sur ses genoux, chantant en patois du pays :

*Nan nan doudour, Barbette n'est nen drochi,
No ptit cat est mourt. Elle est à no courtil,
Nan nan Ninette, Qu'elle ramasse des pins pourris
Racachez Barbette. Et des poires toutes blettes
Pour la ptit Nan nan Ninette.*

Mon pauvre oncle mourait d'une maladie de l'estomac, ne pouvant plus digérer aucune nourriture, au mois d'octobre 1824 (le 10/08 en réalité). La nuit de sa mort, j'entendis de mon lit des gémissements dont je devinais, mais n'osais demander la cause. Ses funérailles me causèrent une bien vive impression et le lendemain je taillais de mes mains une croix de buis que j'allais planter sur sa tombe. Tout jeune que j'étais, je sentais tout ce que je devais à ce parent que mes yeux étonnés avaient vu mettre dans la terre, et je commençais à comprendre ce que c'était que la mort. Je ne suis pas rentré depuis dans la première maison que j'avais appris à connaître. Je l'ai revue une fois, du dehors, mais déserte et fermée, car ma tante, restée seule se décida à l'abandonner pour venir se fixer à Paris auprès de mes parents et de moi, qu'elle aimait comme si j'eusse été son enfant ; elle n'en avait jamais eu. Mais quand les nécessités de mon éducation m'éloignèrent de la maison paternelle, l'ennui la prit et elle retourna à Rousies, son pays natal (mai 1828). Elle se mit en pension chez une de ses sœurs, et y mourut quatorze ans après, à l'âge de quatre-vingt dix ans. Je la regardais comme ma grand-mère et son souvenir me sera toujours

cher. Dans un âge aussi avancé, elle avait conservé toute la vivacité de la jeunesse. Petite et amaigrie, elle était toujours souriante et affable. Elle avait vu bien des calamités, traversé bien des épreuves pendant la terrible révolution de 1793, car alors elle habitait Paris ! Au bout de sa longue carrière elle s'est endormie doucement dans la paix du Seigneur, laissant des regrets à tous ceux qui l'avaient connue.

Plusieurs fois avant sa mort, j'avais eu le plaisir de la revoir à Rousies, où j'accompagnais ma mère pendant mes vacances. Ma tante aimait à me loger chez elle, tandis que ma mère logeait chez mon grand-père. Celui-ci, resté seul par suite du mariage et de la dispersion de ses enfants, s'était remarié. Je suivais quelque fois ma mère chez lui, et le soir, auprès du foyer, ce vénérable vieillard, droit encore comme un vieux chêne, les cheveux blancs comme la neige quoi qu'il eût encore les sourcils noirs, aimait à me raconter ce qu'il avait lu, car il aimait beaucoup la lecture. Il était sourd depuis de longues années ; le bruit de l'enclume avait émoussé son ouïe, et s'il aimait à causer, c'était à la triste condition de parler seul. Le sujet favori de ses lectures avait été les guerres de la révolution dont une partie avait eu pour théâtre le pays même où il habitait et dont il avait été lui-même témoin. Dumouriez, dont il avait lu les mémoires, était son héros favori. Mon grand-père avait environ quatre-vingts ans lorsqu'il mourut quelques années avant sa sœur, ma tante Baillon.

J'ai voulu raconter de suite tout ce qui a rapport aux lieux témoins de ma première enfance et aux membres de ma famille qui les habitaient, rassemblant en un faisceau tous ces souvenirs, sans ordre de date. Avant de passer au second chapitre de mon existence, qui commence à ma rentrée à Paris, je veux consigner ici deux ou trois anecdotes dont la date est

[page coupée]....

Une autre fois ce fut moi qui fus à plaindre. Mon oncle taillait en pointe le pied de longues perches destinées à faire grimper le houblon ; je regardais curieusement comment il s'y prenait. Voulant déposer celle qu'il avait aiguisée pour en prendre une autre, il me dit de me garer et l'enlève ; mais je m'étais mis du mauvais côté, et le bout pointu de la perche vint me frapper entre les deux sourcils. Je tombai ensanglanté et mon oncle au désespoir me rapporta dans ses bras à la maison, où je fus pansé immédiatement. Il ne m'en est resté qu'une cicatrice, et si cela n'eut pas suffi pour me marquer au front, un accident presque semblable m'arriva encore une autre fois. Je m'amusaais devant notre porte, près d'une marche conduisant au cimetière, avec le fils d'un de nos voisins. Un panier à vanner le blé nous servait de jouet et chacun de nous le tirant à lui, l'ayant lâché trop brusquement, je tombais le front sur une pierre pointue, ce qui renouvela la scène dont je viens de parler.

Ma tante avait habité Paris pendant les horreurs de la Révolution. Un des jours trop nombreux où la fraternité se signalait par des massacres, le petit chien d'une des victimes s'était réfugié auprès d'elle, et depuis lors elle n'avait pu se passer d'avoir un compagnon à quatre pattes. Pour remplacer un de ses favoris qu'elle avait perdu, on lui envoya de Paris une petite chienne dans une cage. L'animal devint bientôt de grande taille. Il était de l'espèce appelée caniche, couleur café au lait, au poil fort et frisé. Une fois, en jouant avec Rosette, c'est ainsi qu'on l'avait nommée, mes petits doigts s'enchevêtrèrent tellement dans les boucles de sa toison qu'elle se fâcha, et qu'on fut obligé de couper son poil avec des ciseaux pour nous séparer.

EXPOSITION A COLLERET

A l'invitation de Monsieur Claude MENISSEZ, maire de Colletet, et de Madame Nathalie CLEMENCEAU, adjointe aux fêtes, notre association a participé aux commémorations du centenaire de la déclaration de la première guerre mondiale organisées par la commune de Colletet.

Au programme des festivités:

- ◆ quatre expositions (association de sauvegarde du fort de Cerfontaine, objets d'époque, expo du comité d'organisation, et notre exposition).
- ◆ une conférence, par Jean Heuclin
- ◆ un concert de la philharmonie de Cousolre
- ◆ des défilés et animations par l'association Thiérache Histoire Vivante
- ◆ une visite du fort de Cerfontaine
- ◆ et pour terminer un repas.

Les visiteurs furent au rendez-vous tout au long du week-end ainsi que les enfants des écoles le vendredi après midi.



Jean-Pierre BOULEAU

Quelques photos prises au cours du week-end

